



« Vega-Pal »,  
de Victor Vasarely  
(1969). Acrylique  
sur bois,  
1,01 m x 1,01 m.  
CHRISTIE'S IMAGES  
LTD/ARTOTHEK

PHILIPPE DAGEN

Certains l'appellent la loi de trente ans : ce serait le laps de temps moyen qui sépare l'effacement d'un courant artistique de sa réapparition, dans les musées ou dans les ateliers de jeunes artistes. Ainsi du cinématisme et de l'art optique, surnommé op art. Ils étaient au goût du jour au début des années 1960, en France surtout. Victor Vasarely (1908-1997), auteur du portrait de Georges Pompidou dans le hall de Beaubourg, en était le héros populaire, suivi de près par Jesus Rafael Soto (1923-2005), Yaacov Agam (né en 1928) ou son exact contemporain Julio Le Parc.

Ces artistes sont venus à Paris en provenance de pays divers : Soto du Venezuela, Agam d'Israël, Le Parc d'Argentine, Vasarely de Hongrie. Unis par des références communes – l'abstraction géométrique, qui s'est développée à partir de Mondrian – et par leur passion pour ce que permettent les matériaux et les techniques nouvelles apparus autour de 1960, période d'expansion économique. Plastiques, fibres, métallisations, découpes et montages d'une précision scientifique : autant de procédés dont ils se saisissent de manière à envahir l'espace, à troubler la perception visuelle, à fasciner ou à éblouir le regard. Ils jouent de la prolifération de formes simples ou complexes, emboîtées ou décalées, dont l'œil ne sait bientôt plus si elles sont disposées sur un seul plan ou plusieurs, ni si elles sont immobiles ou mouvantes. Il y a ainsi une dextérité d'ingénieur, une réflexion sur les mécanismes de la vue et aussi un côté « science amusante » qui séduit largement le public. En 1970, Vasarely figure parmi les dix artistes les plus exposés et collectionnés de l'époque. Dix ans plus tard, il disparaît des palmarès : l'accoutumance crée la lassitude, qui glisse à l'indifférence ou l'agacement.

Aujourd'hui, l'idée de consacrer une exposition-rétrospective à l'art cinématique est dans l'air. « Ce regain d'intérêt permet de remettre pleinement en lumière l'œuvre de Julio Le Parc, qu'on a en quelque sorte réhabilité. On retrouve Vasarely, précise Pascal Rousseau, qui a été l'un des acteurs des années 1960, il est aujourd'hui plus que jamais regardé et admiré comme un grand maître par toutes les générations et en particulier les jeunes artistes. » Celui qui dit cela est l'un des acteurs de ce revival, l'historien de l'art Serge Lemoine. Il explique : « L'art cinématique, plus précisément l'art lumino-cinématique, est un courant artistique qui parcourt tout le XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui. Il a connu un réel développement à la fin des années 1950 et une expansion considérable dans les années 1960 en Europe et aux États-Unis, où il a été de façon réductrice baptisé op-art. Et puis il s'est répandu partout, dans la mode, dans la vie quotidienne, dans la publicité, au cinéma, à la télévision, partout : il est devenu un phénomène de mode et puis il a passé de mode petit à petit dans les années 1970. »

Serge Lemoine prépare une grande exposition sur le « lumino-cinématique » : baptisée « Lumineux ! Dynamique ! » (nom de code abrégé : Ludy), elle doit occuper, en 2013, l'ensemble des galeries du Grand Palais – 170 artistes sur 2 000 m<sup>2</sup>, surface nécessaire pour déployer les vastes environnements de couleurs et de lumière, créés par ces artistes, des fondateurs aux continuateurs actuels.

Ce projet, Serge Lemoine y pense depuis longtemps. Il n'a d'abord eu guère d'échos. Aujourd'hui, il est en cours de réalisation. Il a même suscité des émules puisque le Palais de Tokyo devrait accueillir au même moment une exposition Julio Le Parc, et le Musée national d'art moderne (Centre Pompidou) présenter les œuvres de Soto reçues en dation après son décès, il y a huit ans.

Le Centre Pompidou, justement, accueillait récemment, dans le cadre de son Nouveau Festival, l'exposition « Les Mystères de l'Ouest », conçue par Pascal Rousseau, spécialiste de l'histoire des abstractions. A côté d'œuvres des années 1960 se trouvaient un néon de Mai-Thu Perret et les géométries mouvantes de Florian et Michael Quistrebret. Mai-Thu Perret est née à Genève en 1976, et les frères Quistrebret n'exposent que depuis quelques années. Et dans l'exposition « Néon, who's afraid, yellow and blue? », actuellement à la Maison rouge à

## L'héritage décalé de Vasarely

Après trente ans de purgatoire, l'art cinématique et l'op art reviennent dans les musées comme dans les ateliers des jeunes artistes

Paris et où triomphe le pionnier François Morellet, Mai-Thu Perret retrouve John Armleder ou Pierre Bismuth, qui, comme elle, appartiennent à ce qu'on pourrait nommer la deuxième génération du néocinématisme.

La première, précise Pascal Rousseau, est apparue à la fin des années 1990. C'est celle de l'artiste allemand – mais travaillant en Suède – Carsten Höller, né en 1961, et du Danois Olafur Eliasson, né en 1967, dont, plus que les travaux photographiques, les installations lumineuses dans le genre du soleil artificiel qu'il a réalisé en 2003 pour la Tate Modern, à Londres, se souviennent de l'art optique.

Celle encore d'Ann Veronica Janssens, née en 1956, qui vient d'être choisie pour enseigner aux Beaux-Arts de Paris. Les environnements qu'elle conçoit opèrent sur le spectateur par l'éblouissement, la perte des repères spatiaux et des effets de persistance optique qui perturbent la perception. Parmi les contemporains qui l'intéressent, elle cite Carsten Höller et James Turrell, que nomme également Serge Lemoine. Elle poursuit : « Les œuvres de Duchamp, Schöffer, Gysin,

Rousseau, pour affirmer que l'exposition avait des résonances contemporaines. »

Le constat paraît donc bien établi et le revival du cinématisme incontestable. Mais revival sous-entend-il remake, une reprise imitative qui s'épuiserait dans la répétition de modèles connus de tous ? Serge Lemoine fait observer des développements techniques par rapport à ce qu'il était possible de réaliser dans les années 1960. « Aujourd'hui, lance-t-il, on ne compte plus les jeunes artistes et ceux parmi les plus en vue qui se situent dans ce courant, dont ils reprennent toutes les propositions, en les actualisant, en changeant leur échelle, en travaillant avec des nouveaux matériaux, en utilisant toutes les techniques actuelles. »

Pascal Rousseau distingue quant à lui deux modes de réinterprétation presque opposés.

Le premier, qu'il place sous l'égide de l'artiste suisse John Armleder, se saisit du « vocabulaire de l'abstraction pour en faire un bout du fond visuel, dans lequel il intègre du mobilier, du design. C'est ce que l'on pourrait appeler une peinture d'ameublement, fondée sur une lecture formelle de l'art optique, avec un tropisme décoratif. Philippe Decrauzat [artiste suisse né en 1974] est très représentatif de cette tendance ». On la retrouve dans les nombreux recyclages de l'op art dans les arts décoratifs, les tissus ou le graphisme, tendance que les magazines de mode et de déco commentent désormais régulièrement. « Ludy » ne pourra que contribuer à accentuer, sur fond de nostalgie généralisée des sixties.

La seconde réutilisation a des fins d'une nature tout autre. « Elle joue beaucoup sur le vertige et le basculement du côté des états seconds », observe Pascal Rousseau. De ses œuvres, Ann Veronica Janssens dit qu'elles ont « une dimension immersive et spatiale, utilisent la lumière et le mouvement comme matériaux privilégiés et touchent au domaine du perceptif et de la connaissance cérébrale », renvoyant explicitement aux neurosciences comme à des partenaires de réflexion.

Quiconque pénètre dans un des environnements qu'elle conçoit sait combien non seulement la vue, mais l'équilibre du corps et la conscience sont affectés par l'intensité et le rythme des éclairages qui l'aveuglent. Les frères Quistrebret sont plus explicites. Du cinématisme historique, ils considèrent qu'il « usait d'effets formels dans un but politique, pour agir directement sur l'œil du spectateur, dédaigner la plus-value artistique de l'expressionnisme abstrait alors de rigueur, et ainsi démanteler la chaîne institutionnelle en place (atelier, galerie, commissaire, journaliste, collectionneur, musée...). Ces artistes avaient bien saisi le raccourci pour s'adresser directement aux masses, leurs motivations n'avaient rien d'esotérique. »

Leur dessein n'a rien de commun : « De cette période, nous ne retenons que la sensation de vertige, les mécanismes qui mènent visuellement à un état proche de l'ivresse légère en défiant la fiabilité de l'œil. L'art optique, comme la géométrie en général, possède tout un pendant lié au psychédélisme, à la drogue, et par extension à la béatitude et à la fascination. L'évidence est irrationnelle. Et ce va-et-vient entre maîtrise scientifique et vertige mystique nous interroge. »

Au moins aussi convaincante que la « loi des trente ans », il y aurait là une explication plausible de la vogue néocinématique : en jouant avec des formes et des structures mathématiques pour créer le trouble et l'égarement, ces œuvres seraient les manifestations artistiques d'un doute bien plus profond, le scepticisme face à la science, entre maîtrise et vertige – entre progrès et désastre autrement dit ?

À VOIR  
« NÉON, WHO'S AFRAID OF RED, YELLOW AND BLUE? »  
La Maison rouge,  
10, boulevard de la Bastille, Paris 12<sup>e</sup>.  
Tél. : 01-40-01-08-81.  
Du mercredi au dimanche de 11 heures à 19 heures ;  
jeudi, jusqu'à 21 heures.  
Entrée : de 5 € à 7 €. Jusqu'au 20 mai.  
www.lamaisonrouge.org

« VASARELY VOUS A L'ŒIL »  
Musée en herbe,  
21, rue Hérold, Paris 1<sup>er</sup>.  
Tél. : 01-40-67-97-66.  
Du lundi au dimanche, de 10 heures à 19 heures ;  
jeudi, jusqu'à 21 heures.  
Entrée : de 6 € à 10 €. Jusqu'au 31 décembre.  
www.musee-en-herbe.com

À LIRE  
« L'ŒIL MOTEUR, ART OPTIQUE ET CINÉMATIQUE, 1950-1975 »  
sous la direction d'Emmanuel Guigon.  
Éditions des Musées de Strasbourg, 2005.

« De cette période, nous ne retenons que la sensation de vertige, les mécanismes qui mènent visuellement à un état d'ivresse légère »

FLORIAN ET MICHAEL QUISTREBRET

Colombo, Morellet, Le Parc, Cruz Diez et Fontana sont, parmi d'autres, des repères qui accompagnent et ancrent le développement de mes travaux. »

Quelles expositions l'ont marquée ? Elle se souvient de « L'Œil moteur. Art optique et cinématique, 1950-1975 », montée en 2005 à Strasbourg par l'historien d'art Arnauld Pierre. La première qui ait entrepris d'écrire l'histoire du mouvement est « Origines de l'abstraction », au musée d'Orsay, en 2003. L'auteur en était Pascal Rousseau, et Ann Veronica Janssens avait été invitée à concevoir l'espace par lequel entrerait le visiteur. « Je voulais qu'elle soit au début et non à la fin, explique aujourd'hui

UN FORUM

UN RENDEZ-VOUS

24H NON STOP

où l'audace économique, individuelle et créative est enfin mise en avant

UN RENDEZ-VOUS

ou 90%

DES INTERVENANTS N'ONT JAMAIS ÉTÉ ENTENDUS

UN RENDEZ-VOUS

où les thèmes abordés vont de l'échec au bonheur, en passant par les business models du 3<sup>e</sup> millénaire

Le genre de rendez-vous à ne pas manquer

1<sup>RE</sup> ÉDITION LE 26 MARS 2012 DE 7H À 7HHÔTEL SALOMON DE ROTHSCHILD - PARIS VIII<sup>e</sup>

OSONS LA FRANCE

LE FORUM DE TOUS LES POSSIBLES

Google econocom PICTET ofeo BANCQUE PARISIENNE MAZARY Alcatel Lucent  
EURO RSCG Deloitte wallace august & debouzy vitra L'OREAL JCDecaux

Conçu et réalisé par Aude de Thuin - Programme et réservations sur www.osonslafrance.fr